



## MAI 1852

Ouverture de la commune.....	2
Plantons le mai, vieille coutume .....	4
Plantation du mai et réjouissance .....	7
Les sacres de Grégoire .....	9
La punition de Grégoire .....	11
L'amitié de Clothilde et Firmin .....	13
La fabrication du savon .....	15
Savonnade pour Mathieu Martin .....	17
Les femmes de Prologue .....	19
La grande lessive .....	21



## Ouverture de la commune

---

Prologue, dimanche 2 mai 1852

La débâcle et la terrible aventure de Marc Borduas commencent à laisser place dans les conversations à la venue du printemps. Un ciel pur et un soleil éclatant invitent à respirer l'air et réjouissent l'âme.

Les routes sont dans un état pitoyable et font pester ceux qui les empruntent. Il ne reste plus de l'hiver que des bancs de neige dans les coulées, le long des clôtures, à l'orée du bois ou près des bâtiments.

Madame Beaulieu s'empresse de terminer la courtepoinette qu'elle a sur le métier, car elle sait bien qu'une période intense d'activité s'amène. Un peu partout dans les fermes, les animaux sont nerveux, car les femelles, grosses des petits à naître, sont sur le point de mettre bas. Il y a déjà plusieurs jours qu'on a vu la première corneille et l'alouette cornue.

Pour l'île aux fermiers, la débâcle est un don du ciel, car l'eau, en se retirant, laisse sur les terres un dépôt produisant les mêmes effets qu'un engrais. Il est connu dans le village qu'au temps des grandes inondations, le foin pousse tout seul. Ainsi, grâce à la crue printanière, la vocation de terre à foin de l'île est toute trouvée.

La rivière s'est retirée depuis quelques jours et l'île aux fermiers est couverte d'une jeune herbe tendre et nourrissante pour le bétail. Sur le parvis de l'église, le crieur public a annoncé l'ouverture de la commune. À l'entendre louer publiquement ce pacage naturel, il serait difficile aux habitants de ne pas y voir les avantages qu'ils peuvent en retirer.

Plusieurs grands arbres y trônent. L'orme domine et comme il porte son feuillage très haut, il donne de l'ombrage et procure un abri suffisant contre l'ardeur du soleil. Des bras de la rivière pénètrent profondément dans l'île, rendant quelques sources d'eau fraîche accessibles au bétail. De jeunes garçons, engagés comme vachers s'occupent de ramener matin et soir les bêtes à la demande de l'habitant afin qu'il puisse les traire. Les jeunes Anthony Prologue et Charles Harris sont de ceux-là. Ils ont la garde du bétail du seigneur Prologue.



Le bac de monsieur Bellerive, le passeur, est très grand et fort solide et les animaux ne courent aucun danger.

L'ouverture de la commune est l'occasion d'une fête que les habitants appellent «fête d'ouverture». Ce matin-là, on voit défiler bêtes à cornes, chevaux et moutons en provenance de tous les coins de la seigneurie. Les habitants ont paré de rubans le cou de leurs bêtes pour les reconnaître. Un peu avant la messe, on fait passer toutes les bêtes sur l'île où une fête aura lieu.

Toute la population a été conviée sur l'île pour la bénédiction du bétail par monsieur le curé. Après la messe, les habitants prennent le bac pour l'île où des jeux sont organisés pour les jeunes vachers. Plusieurs concours d'habileté ont mis en valeur les meilleurs d'entre eux et à la fin de la journée, les habitants traient leurs vaches et offrent ce bon lait chaud à qui désire le boire.

L'île empêche bien des chicanes, car personne n'est obligé de réparer des clôtures, la rivière servant de barrière naturelle. Et, d'une certaine manière, monsieur Bellerive contrôle les allées et venues sur l'île. Ainsi, les va-nu-pieds n'ont qu'à se le dire. On ne les laissera pas semer le désordre dans la commune. Les redevances sont faciles à recueillir, car le passeur est un engagé du seigneur. Il a comme devoir de comptabiliser le temps que passe chaque tête de bétail sur l'île. Cela évite bien des tentatives de fraude comme on en voit dans d'autres seigneuries des alentours

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Plantons le mai, vieille coutume

Prologue, lundi 3 mai 1852

Tous, au village, connaissent l'opinion d'Eustache Lavoie sur le régime seigneurial. Il n'est pas le seul d'ailleurs à penser ainsi. Il répète à quiconque lui parle du sujet:

— Un jour, on va présenter un projet de loi au parlement du Canada-Uni et on va l'abolir ce «vinguienne» de régime seigneurial. Et le plus tôt sera le mieux. C'est fini l'époque du bon roi Dagobert qui mettait ses culottes à l'envers. Les seigneuries sont un frein au développement économique, ici comme ailleurs.

Et parfois, notre marchand général s'emporte:

— Des profiteurs ces seigneurs, des privilégiés, purement et simplement! J'ai bien hâte de voir disparaître leur pouvoir. Du même coup, nous ne paierons plus les redevances qu'ils exigent en vertu des contrats de concession. Et nous pourrons chasser, pêcher et couper du bois sans qu'ils viennent mettre leur nez dans nos affaires!

Pour une fois, Léon Simard est du même avis.

Mais il y a ceux qui disent qu'il faut être respectueux des autorités et des traditions. Il y a ceux qui disent que le prochain système défavorisera le pauvre habitant qui sera aux prises avec des spéculateurs sans vergogne. Il y a également ceux pour qui la fête justifie tout! Alors, peu importe que ce soit une fête rattachée au régime seigneurial, d'abord qu'il y a fête et qu'on y retrouve à boire et à manger!

Quoi qu'il en soit, dans la seigneurie, la plantation du mai devant la maison du Seigneur Prologue est devenue un geste symbolique et plusieurs croient, si on se fie aux dires du marchand général, qu'on élèvera le «mai» pour une des dernières fois!

Les journaux nous ont appris que dans la grande seigneurie de Montréal, on ne l'exige plus. Ailleurs, ceux qui ne respectent pas cette tradition peuvent être l'objet d'une simple dénonciation publique. Dénonciation qui se fait sans grande conviction et sans grande autorité. Pierre Laprise m'a confirmé qu'à Saint-Hyacinthe, il y a «belle lurette» que les habitants ne rendent plus cet hommage au seigneur.



Évidemment, la maîtresse d'école doit répondre à plusieurs questions des enfants concernant cette coutume. Bon!, voilà justement la petite Édith. Je vais la questionner, juste pour voir ce que leur dit la maîtresse d'école sur le sujet.

— Bonjour petite. Est-ce que mademoiselle Tremblay vous apprend des choses sur le régime seigneurial à l'école?

Pour me montrer qu'elle a bien appris sa leçon, elle se met à réciter comme si elle était au catéchisme.

— Du plus profond des âges, fêter l'arrivée du mois de mai est un impérieux besoin...

Elle s'arrête et après quelques secondes de réflexion elle demande, les sourcils en forme d'accent circonflexe :

— Mais, monsieur Lebeau, qu'est-ce que ça veut dire «impérieux»? Est-ce que c'est quelque chose de mal?

— Plus tard petite, je t'expliquerai plus tard! Pour l'instant j'aimerais que tu poursuives ta récitation.

— Bon, je continue. La plus vieille et la plus répandue des coutumes rattachées à la venue du mois de mai est celle de planter le mai. Cette coutume vient de France et s'est perpétuée ici au Bas-Canada sous le régime seigneurial.

La petite s'interrompt encore une fois. Elle réfléchit déjà depuis quelques minutes. Je lui demande ce qui ne va pas et elle me répond, confuse.

— Je ne sais pas ce que veut dire «perpétuer», monsieur! J'veux pas dire de gros mots!

— T'inquiète pas petite, je vais tout t'expliquer lorsque tu auras terminé de me rapporter ce que tu as appris en classe.

Dès qu'elle entend le mot RAPPORTER, elle rougit fortement et elle s'écrie en larmes :

— Je ne suis pas une rapporteuse! Et elle ajoute, hystérique : et vous, vous êtes un méchant fureteur. C'est ma mère qui me l'a dit!

Et elle s'en va le menton haut, sans même retourner la tête. Il est évident qu'elle m'a mal compris. Chacun sait que je ne suis pas un méchant fureteur. Je suis juste un peu curieux! Et si je fouille partout en quête de découvertes, ce n'est pas pour mon compte personnel, c'est pour la postérité et les enfants du futur!

— Ouais! Postérité! Encore un mot que la p'tite ne comprendrait sûrement pas!

Toujours est-il que la plupart des habitants de la seigneurie décident de rendre l'hommage de la plantation du mai au seigneur Gonzague Prologue. Cela leur est d'autant plus facile que le seigneur ne l'exige plus depuis plusieurs années!



Bien sûr! Il y en a qui ne veulent rien savoir de cette fête! J'imagine que vous savez de qui je parle! Mais, un peu partout sur le territoire de la seigneurie, les gens se sont donné le mot. Cette année encore, on plantera le mai.

*Augustin Lebeau, journaliste*





## Plantation du mai et réjouissance

Prologue, jeudi 13 mai 1852

C'est ainsi que le premier jour du mois de mai 1852, au lever du soleil, Joseph Tremblay, Théodore Borduas, Athanase Bergeron et Joseph Simard coupèrent un sapin majestueux. Ils l'ébranchèrent et l'écorcèrent sur place en prenant soin de conserver à la cime, le bouquet. À l'aide d'un valeureux cheval canadien, ils le traînèrent jusqu'à la demeure de Joseph Simard où les femmes et les enfants les attendaient avec impatience.



Là, ils parèrent les branches de la cime de fleurs de papiers fabriqués à la main, avec patience et doigté. Madame Simard y ajouta quelques rubans multicolores et quelques babioles. Les décorations installées, la p'tite troupe se dirigea vers le manoir seigneurial. Le long de la route, les voisins et tous ceux qui voulaient faire de ce premier mai une belle fête se joignirent à eux.

Armés de longs fusils, la corne à poudre à la bandoulière et la hache à la ceinture, les habitants de la seigneurie formaient une longue et joyeuse parade.

Gonzague Prologue était debout depuis les p'tites heures. Il avait peine à cacher son émotion à ses deux filles. Malgré la controverse qu'il suscitait dans le village, cet événement était important pour lui. À cette occasion, de lointains souvenirs l'envahissaient. Il pensait à son père! Il se rappelait qu'alors les droits seigneuriaux et l'autorité des seigneurs sur les censitaires n'étaient pas débattus sur la place publique. Aujourd'hui, il y avait tous ces marchands, tous ces nouveaux négociants et tous ces conquérants anglais qui se pressaient pour prendre leurs terres et leurs biens! Ils voulaient mettre fin aux privilèges des seigneurs. Pourtant quelques amis anglophones et marchands de surcroît avaient uni leur destinée à des filles de seigneur! Ils ne semblaient pas souffrir outre mesure de leurs nouveaux titres, de leurs droits et de leurs devoirs!

Le vieux seigneur argumentait ainsi à voix basse lorsque la foule arriva devant le manoir. Sur les lieux, les habitants creusèrent un trou profond dans lequel ils enfoncèrent le sapin. Puis, le fermier du seigneur tira un coup de fusil devant la porte d'entrée pour annoncer que tout était prêt.

À ce signal, le seigneur Prologue se dirigea au salon, en compagnie de ses deux filles, afin de recevoir les représentants du groupe. Il prit place sur un fauteuil, entouré de ses belles.



Firmin Borduas et Rachel Blackburn entrèrent les rejoindre. Ils le saluèrent avec politesse et lui demandèrent, au nom de tous les censitaires de la seigneurie, la permission de planter le mai devant sa porte. Bien sûr, le seigneur Prologue acquiesça. C'était là, pour lui, une occasion de fierté.

Puis, les deux émissaires sortirent rapporter à la foule le succès de leur mission. Quelques minutes suffirent pour consolider le mai. Et alors, un second coup de feu résonna dans l'air matinal. On présenta ensuite au seigneur un fusil et un verre d'eau-de-vie et on l'invita à venir recevoir le mai. Bernard Hamelin, qui adorait son maître et ses deux filles, cria alors :

— Vive le seigneur!

Spontanément, plusieurs habitants, hommes, femmes et enfants se joignirent à lui et reprirent en chœur:

— Vive le seigneur Prologue!

L'émotion du vieux seigneur se lisait facilement sur son visage. La crainte d'être embêté par des trouble-fête s'était maintenant dissipée. D'un seul trait il avala l'eau-de-vie et lança son verre dans le trou. Puis, il fit feu sur le mai. À sa suite, pendant une demi-heure, les femmes tout autant que les hommes déchargèrent leur fusil sur le pauvre arbre ébranché. Ce fut même une occasion pour plusieurs de mesurer leur habileté, sinon leur vanité.

Au moment où la gaieté s'estompait et où la fusillade ralentissait, le seigneur invita tout le monde à déjeuner. Dans le manoir, tout le personnel était prêt. D'immenses tables regorgeaient de mets variés que le cuisinier du seigneur, Hilaire Borduas, avait préparés avec amour. La boisson et l'excitation aidant, à chaque toast levé, des jeunes tels Henry-Firmin McLean et Christophe Tremblay couraient à l'extérieur décharger à nouveau leur fusil sur le mai.

Le meilleur violoneux de la paroisse était là. La fête se poursuivait dans une succession de quadrilles, de chansons et de contes. Finalement, peut-être fêtera-t-on encore le mai l'an prochain. Tant pis pour ceux qui ne sont pas d'accord. Ils manquent une belle occasion de réjouissances.

*Augustin Lebeau, journaliste*





## Les sacres de Grégoire

---

Prologue, samedi 15 mai 1852

Il y a plusieurs jours de cela, Grégoire Tremblay, homme à tout faire, était occupé à de petites réparations aux murs et à la toiture du presbytère. Avec sa hache il équarissait quelques billots de cèdre pour en faire des bardeaux. Il était concentré sur son travail lorsque des jappements attirèrent son attention. Brasdor, le chien d'Eustache Lavoie, faisait la vie dure à la vieille maîtresse d'école, Madeleine Saintonge. Elle reculait, battant l'air de coups de pied, dans l'espoir de se défaire du vilain cabot. Soudain, elle perdit l'équilibre et s'affala de tout son long dans une mare de boue. Furieuse, elle hurla qu'elle allait l'étriper ce bête de chien.

Déconcentré par les pitreries de la pauvre dame, Grégoire oublia le danger et se donna un coup de hache sur un pied. Lui aussi, il se mit à gesticuler et crier à tue-tête. Madame Saintonge, remise de ses émotions, vit l'homme clopiner en direction du magasin général. Elle l'entendit crier «torgueux de baptême!».

Elle n'en crut pas ses oreilles et décida, malgré sa frustration et sa tenue boueuse, d'aller voir de plus près.

Grégoire entra en hurlant. Là, Eustache et son épouse Anabelle, la femme du juge de paix, Perrette Lacoste et ses p'tits derniers, Auguste et Archange vauquaient à leurs affaires.

Grégoire s'élança vers sa tante Anabelle et lui demanda de faire venir le docteur Harris. Son pied droit était en sang et il enflait à vue d'œil. Sans attendre, Eustache partit chercher le docteur. En sortant, il laissa la porte ouverte et Brasdor, se précipita à l'intérieur. Cet idiot de chien s'élança vers Grégoire et lui passa sur le pied. Madame Saintonge entra sur le fait.

Grégoire recommença à hurler et à sacrer de plus belle: «torgueux de baptême de torgueux de baptême». Anabelle, éberluée d'entendre ces blasphèmes dans la bouche de Grégoire, tenta de le calmer. Rien n'y fit, il ne cessait de proférer des sacres. Madame Duchesne essaya également d'apaiser la fureur de l'homme. En vain, le Grégoire ne se maîtrisait plus: «torgueux de baptême de viarge de crisse».



De retour au magasin avec le docteur, Eustache, devant un tel délire, le somma de se taire ou de quitter les lieux. Pendant que le docteur Harris lui donnait les premiers soins, Grégoire ne cessait de crier «torgueux de baptême...» et d'en rajouter. Puis, comme s'il avait un essaim d'abeilles dans le pantalon, il quitta la place à toute vitesse. Le docteur Harris partit à ses trousses.

Au magasin général, on était sous le choc. La femme d'Archibald Papineau s'adressa à madame Mathilde Duchesne.

— C'est intolérable, personne n'a le droit de prononcer en vain le nom du seigneur! Dire que mes jeunes enfants ont entendu tous ces sacres; j'espère que ça ne les marquera pas pour toujours. On devrait punir ces malotrus et leur enlever l'envie de recommencer.

Anabelle Bergeron et Eustache Lavoie désapprouvaient également les paroles de Grégoire, mais il était le neveu préféré d'Anabelle et elle n'aimerait pas que l'on pousse trop loin cette fâcheuse affaire.

— Mesdames, dit-elle, Grégoire n'est pas un méchant homme! C'est la première fois que je l'entends parler de même!

— Y faudrait faire un exemple, reprit Perrette Lacoste.

Elle se tourna alors vers Mathilde et lui demanda s'il n'y avait pas dans la loi quelque chose qui punisse les «sacreurs».

— Je vais m'informer auprès de mon époux, répondit-elle embarrassée. Au revoir!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La punition de Grégoire

---

Prologue, dimanche 16 mai 1852

Sitôt rentrée, Mathilde raconta toute l'histoire à son époux. Celui-ci demeura songeur.

— Grégoire n'est pas un mauvais homme et il devait avoir terriblement mal pour s'être ainsi donné en spectacle!

— Je sais, mais si tu avais entendu tout ce qu'il a pu dire, tu aurais été fort choqué. Une chose est certaine, la femme de Papineau veut agir. Si on ne le fait pas nous-mêmes, elle ira voir monsieur le curé et notre Grégoire aura des problèmes.

— Vous avez raison, ma douce. Comme toujours vous êtes de bon conseil. Je vais aller chez monsieur le curé pour lui demander son avis.

Parvenu au presbytère, Donald Laprise vit que madame Archibald Papineau était déjà là. Elle avait l'air furieuse et monsieur le curé Chandonnay avait peine à la contenir.

— Bonjour, monsieur le juge, nous avons là une bien triste affaire, lança le curé en le voyant apparaître.

— Oui! Il faudrait bien que Grégoire Tremblay s'excuse auprès des gens qui étaient dans le magasin général lors de son passage remarqué, répondit le juge.

— Je ne suis pas d'accord, rétorqua le curé. Ce n'est pas suffisant. Il y a certainement quelque chose dans la loi qui prévoit cette situation. Vous devez être au courant.

— Oui! En effet! Les textes sont clairs, répondit le juge. La personne qui profane le nom du seigneur est passible d'être jugée et condamnée à une peine d'emprisonnement et à une amende. Mais aujourd'hui il arrive très rarement que l'on arrête les gens pour cela, dit-il, en espérant mettre fin à l'affaire.

Voyant le peu d'effet de sa dernière remarque, il ajoute :

— Il faut cependant des témoins prêts à dénoncer l'homme.

— Dans cette paroisse, il y a beaucoup trop de «sacreurs», ajouta le curé. Il faut leur donner une leçon. Une vraie! Une qui compte. Grégoire Tremblay est célibataire à ce que je sache! Même s'il écope d'une peine de prison, ça ne fera pas de tort à sa famille.

— Monsieur le juge à paix, interrompt madame Papineau, je suis prête à dénoncer ce rustre et à aller témoigner.

Le lendemain matin, le juge de paix, accompagné de son fils, se rendit chez Grégoire Tremblay. Celui-ci se berçait sur la galerie. Autour de lui, les enfants de son frère Jacques s'amusaient.

— Bonjour, messieurs, qu'est-ce que je peux faire pour vous?, lança sur un ton enjoué celui qui avait profané le nom du Seigneur.



Rapidement, Donald Laprise lui expliqua les raisons de leur venue.

— Préparez quelques vêtements, je dois vous mettre en garde à vue en attendant votre procès pour blasphème.

— Torqueux de baptême, ne put s'empêcher de dire Grégoire!

Le procès eut lieu à Saint-Hyacinthe. Le témoignage de madame Papineau convainquit le magistrat qui trouva que c'était un beau cas. Pour frapper l'opinion publique, qu'il jugeait trop indulgente envers ce genre de pécheurs, il usa de sévérité.

— Une telle offense ne peut être tolérée, lança le magistrat du haut de sa tribune. Quiconque prononce en vain le nom du Seigneur et des sacrements doit être puni. Il est bien pénible de voir que des êtres sont assez pervers et dégradés pour changer en blasphème les adorations vouées à l'Être Suprême. La loi réprime hautement cette offense et prononce des peines sévères pour rappeler aux irréfléchis, qui se laissent emporter en jurements, que la société n'est pas indifférente à de tels excès et ne saurait les tolérer.

Grégoire Tremblay fut reconnu coupable et condamné à trois mois de prison et à cinq piastres d'amende avec continuation d'emprisonnement jusqu'à complet paiement. Cette sentence fut diffusée dans la presse régionale qui rapporta les moindres détails des paroles échangées à la cour. On espérait, par cet exemple, inciter les irréfléchis à se tourner la langue sept fois avant de parler.

Suite à ce procès, il se forma deux clans dans la seigneurie. D'un côté, certains approuvaient la punition et la sentence. De l'autre, il y avait ceux qui trouvaient la condamnation trop sévère et disproportionnée en rapport à l'offense. Après tout, malgré son langage de charretier, Grégoire était un homme serviable et aimé dans le village.

En guise de protestation, quelques-uns réunirent la somme de cinq piastres et acquittèrent la créance de Grégoire vis-à-vis la loi. Les excès de langage n'étaient pas chose rare dans ce coin de pays et aucun de ceux-là n'aurait aimé faire l'objet d'une telle poursuite en justice.

Depuis ce jour, ça discute ferme dans le village. Et les excès de langage ne sont pas disparus pour autant!



*Augustin Lebeau, journaliste*



## L'amitié de Clothilde et Firmin

---

Prologue, mardi 18 mai 1852

Clothilde Marchand et Firmin McLean sont faits pour s'entendre. Lorsque ces deux-là préparent un mauvais coup, tenez bien vos tuques, les cheveux risquent de vous dresser sur la tête.

Bien que Firmin ait bientôt 18 ans (le 23 août) et Clothilde à peine 16 (le 27 avril), ils forment une équipe redoutable. Je vais vous raconter comment ils ont fait connaissance et pourquoi ils ont si facilement lié d'amitié.

Le jeune Firmin a rencontré Clothilde pour la première fois l'année dernière, chez mademoiselle Jeanne Fréchette où il était alors en train de bêcher le potager. Clothilde, femme de service en ce lieu, en avait profité pour l'espionner. Henry-Firmin s'en rendit compte et, pour se venger de cette intrusion, se moqua de ses taches de rousseur. La jeune fille répliqua immédiatement et le poussa de toutes ses forces dans le fumier qu'il venait d'étendre sur le potager.

Firmin McLean n'aurait jamais pardonné ce geste à qui que ce soit. Il pardonna pourtant à la jeune fille. Depuis ce jour, ils se voient très souvent pour se raconter leurs secrets, leurs rêves et faire des mauvais coups.

Clothilde connaît tout des rêves de voyage de son ami Firmin. Secrètement, elle rêve de l'accompagner en Afrique ou en Orient. À tout le moins, elle aimerait l'accompagner sur l'Anabelle. Firmin veut demander au marchand général de l'engager comme homme à tout faire pour la prochaine saison sur sa goélette. Ce n'est peut-être pas les îles du sud, mais, au moins, elle pourrait quitter Prologue et voir un peu ce qui se passe ailleurs.

Car Clothilde rêve aussi depuis qu'elle est toute petite d'aventures et de voyages. Elle aimerait devenir une comédienne qui ferait carrière sur le vieux continent tout comme madame Pétronille Papineau.

Certains disent que Clothilde a un caractère rebelle et qu'elle est antipathique. Pour Henry-Firmin McLean, Clothilde Marchand est une jeune fille décidée et dégourdie qui ne



s'en laisse imposer par personne. Il admire son tempérament et tout comme elle, il n'aime pas tellement certaines personnes — dont nous tairons le nom — qui colportent toutes sortes de méchancetés à son sujet.

En y regardant de plus près, on peut dire que l'histoire de leur vie se ressemble.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La fabrication du savon

---

Prologue, samedi 22 mai 1852

Comme vous savez, c'est au cours des premières semaines du mois de mai que les habitants fabriquent leur savon domestique. Pendant tout l'hiver, ils ont conservé les restes de table, la graisse de porc et de bœuf et les os qu'ils ont pris soin de broyer. Ces restes forment le «consommage» ou «consommé», premier ingrédient à entrer dans la composition du savon domestique. Avec le retour des premiers jours du printemps, la forte odeur de ce consommé force la ménagère à fabriquer son savon.

Chez les McLean, c'est le jeune Firmin qui est en charge de cette opération. L'autre jour, Clothilde Marchand, dans un geste de grande générosité, lui a offert de l'aider.

— C'est pas de refus ma belle rousse, lui a-t-il dit!

Ensemble, ils ont préparé l'installation pour accrocher l'immense chaudron dans lequel ils ont fait bouillir le consommé accumulé au cours de l'hiver. Cette opération avait pour but d'extraire toute la graisse qu'ils ont ensuite laissé reposer toute la nuit.

Le lendemain, Clothilde arriva en courant chez son ami. Tout heureux de voir qu'elle avait tenu parole et qu'elle n'avait pas de retard, celui-ci la mit en garde.

— Il ne faut pas faire d'erreurs dans la durée d'ébullition du liquide ou dans la force du feu sinon on peut perdre toute la brassée.

Clothilde eut un haut-le-cœur en se penchant sur la chaudronnée.

— Mais qu'est-ce qu'il y a là-dedans, demande-t-elle complètement dégoutée.

— Ben, pour avoir une bonne brassée et un produit de qualité il faut avoir 20 livres de gras, 30 pintes d'eau, 10 livres de résine, 5 livres de gros sel et deux pintes de «lessi».

— De la «lessi», mais qu'est-ce que c'est? demande-t-elle, ignorant son expérience passée à la buanderie de l'orphelinat.

— Ben voyons Clothilde tu connais donc rien de tout ça? La «lessi» s'obtient en versant de l'eau bouillante sur de la cendre





de bois franc dans une grande cuve. L'eau, filtrée par la cendre, s'écoule doucement par un p'tit trou percé sous la cuve.

— Bon, pis après, une fois qu'on a tous ces ingrédients, qu'est-ce qu'on fait, demande-t-elle en feignant regretter d'avoir offert son aide.

— C'est notre travail de la journée. D'abord, on fait bouillir l'eau puis on y verse la «lessi» et la résine. Ensuite, on ajoute le gras et on laisse bouillir pendant 45 minutes. Pendant tout ce temps, y faut être très vigilant et brasser sans arrêt avec la palette de bois que tu vois là-bas. C'est pour empêcher le débordement. Puis, écoute-moi ben! Lorsque le feu diminue d'intensité, on ajoute graduellement le sel au mélange pour faire prendre le savon. Finalement, on vérifie si le liquide colle à la palette et glisse lentement en nappes. C'est le signe que le savon est prêt. Là, on retire le chaudron du feu et on le laisse refroidir pendant 24 heures. Demain, on aura plus qu'à découper le mélange durci. Comme ça, on aura de quoi se frotter les oreilles pendant encore toute une année.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Savonnade pour Mathieu Martin

Prologue, dimanche 23 mai 1852

Le lendemain, Clothile était à son poste. Elle aida Firmin à découper le mélange en barres.

— Ouais, c'est ben du travail pour les autres! On pourrait pas trouver quelque chose d'amusant à faire avec ce savon, demanda-t-elle les yeux brillants de malice.

— Ouais, laisse-moi réfléchir, dit-il.

Mais Clothilde ne lui laissa pas le temps de trouver.

— Moi je sais, dit-elle!

— Tu sais quoi, demanda Firmin de plus en plus curieux.

— Il paraît que lorsqu'on frotte du savon sur un plancher de bois, c'est comme si on était sur de la glace tellement ça glisse (elle avait fait déjà le coup à la surveillante de la buanderie de l'orphelinat). Tu connais le petit ponceau de bois qui enjambe le ruisseau derrière l'auberge. Je connais quelqu'un qui l'emprunte souvent pour aller faire son jars auprès de sa belle, pas belle du tout, d'ailleurs!

— C'est une merveilleuse idée et je crois savoir de qui tu parles, répondit Firmin en affichant un large sourire.

— J'parle de Mathieu Martin dit Tudor. Celui-là j'peux pas le sentir! C'est un vrai p'tit prétentieux et il ne me déplairait pas de lui jouer un tour. Justement, aujourd'hui, j'sais qu'il a donné rendez-vous à sa belle. Ils vont sûrement faire des cochonneries si on ne les empêche pas! Ce sera une bonne action, dit-elle, en riant à gorge déployée.

Ils prirent deux grosses barres de savon et partirent en direction du ponceau.

Clothilde, la malicieuse, connaissait exactement le moment où Mathieu Martin dit Tudor devait passer sur le petit pont. Ils savonnèrent toutes les planches du ponceau et se cachèrent derrière un petit bâtiment qui n'était pas très loin.

Lorsque Mathieu arriva en sifflotant, habillé de son bel habit du dimanche, il ne se doutait pas de ce qui l'attendait. Les mains dans les poches, il entreprit la traversée du petit pont.



À peine eut-il fait quelques pas qu'il glissa, perdit l'équilibre et tomba juste à côté dans le ruisseau.

Clothilde et Firmin, qui n'avaient rien manqué du spectacle, se tordaient de rire. Mathieu Martin ne les vit pas et se releva sans trop comprendre ce qui rendait le pont si glissant. Il était trempé et l'eau lui dégoulinait de partout. Il regarda autour de lui espérant ne voir aucun témoin. Le jeune homme était fier de sa personne et ne voulait pas faire les frais des potinages des commères du village.

Mais, la p'tite Geneviève Papineau avait tout vu. C'est elle qui m'a tout raconté. Elle jouait pas très loin de là et elle a remarqué Firmin et Clothilde qui riaient à se rouler par terre. Puis elle a vu Mathieu Martin dit Tudor.

— On aurait dit un épouvantail, me dit-elle narquoisement!

Je ne vous répète pas ce que Mathieu Martin, de coutume si poli et si réservé, a dit lorsqu'il a su l'histoire. Je vous laisse deviner!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Les femmes de Prologue

Prologue, vendredi 28 mai 1852

Il s'est passé bien des choses dans la seigneurie depuis quelques jours. D'abord la commune: vous souvenez-vous de la nouvelle dans laquelle je vous parlais de l'ouverture de la commune, de la bénédiction des bêtes et de la fête qui a eu lieu ce jour-là?

Et bien, figurez-vous que les habitants, aidés des jeunes vachers, ont dû ramener leurs bêtes dans les bâtiments. On croyait que le beau temps tiendrait mieux, mais, les journées ont beau être ensoleillées, les nuits sont encore trop fraîches pour laisser le bétail et les chevaux dormir à la belle étoile. De plus, le foin et l'herbe, malgré les dires du fermier du seigneur, ne sont pas encore assez abondants et un peu partout il y a des mares de boue où les bêtes pourraient s'embourber et briser une de leurs pattes. Mais, c'est une question de jours pour que la commune reprenne vie. Je vous en reparlerai.

Il y a également le marchand général qui est très occupé. Il a fait le grand ménage de sa goélette. Elle est à quai depuis plusieurs jours et tout le monde peut venir l'admirer. Il en est bien fier, le bonhomme, et je vous dis que notre marchand a le menton bien haut depuis ce jour. Il est vrai qu'il est sans cesse entouré et sollicité par notre jeunesse avide d'aventures! Ça flatte son homme!

Comme vous savez, il y en a plusieurs qui aimeraient travailler sur sa goélette et pour cause, le Eustache se donne de l'importance et fait languir tous ces jeunes coqs. Il dit un «peut-être» par ci, un «peut-être» par là, un «je vais y penser», ou bien «je verrai»!

Eustache a déjà fait un voyage à Montréal, histoire de vérifier si tout allait bien. Bien sûr, il en a profité pour ramener des provisions et deux hommes assez étranges. On dit que ce sont des savants! Je ne sais pas trop ce qu'ils peuvent bien savoir de plus que nous. Je vais faire ma petite enquête là-dessus.

C'est vraiment un beau bateau. J'aurais aimé vous raconter l'épopée de la mise à l'eau, mais Eustache Lavoie m'a défendu de le faire. Il dit que je raconte tout de travers et qu'il vaut mieux qu'il le fasse lui-même. Il doit actuellement ranger les provisions qu'il a ramenées de Montréal et il m'a promis,



dès ce travail terminé, qu'il prendra la plume pour tout vous raconter. J'aurai sûrement des choses à ajouter à son histoire!

Ce qu'il y a de plus beau en ce temps-ci, ce n'est pas le beau temps, ce n'est pas la commune, ce n'est pas la goélette d'Eustache! Non! Ce n'est pas tout cela. Ce sont les femmes du village! Ah! ce qu'elles sont belles, les dames et demoiselles de la seigneurie! Ah! qu'elles sont rieuses et joyeuses! Je me suis transformé en petit oiseau pour entendre tout ce qu'elles se disent pendant la corvée du grand lavage.

Je sais, je suis trop rondelet pour passer pour un petit oiseau, mais je suis rapide, habile et souple et c'est tout ce qu'il faut pour se cacher et monter aux arbres sans être vu! Vous pensez bien que ces dames ne m'auraient jamais laissé fureter autour d'elles pendant qu'elles travaillaient! Alors, je n'avais d'autre choix que de me cacher derrière les bâtiments ou encore sous les galeries ou encore dans un arbre.

Comme je ne peux pas vous parler de toutes ces dames, j'ai choisi celles qui habitent les six dernières maisons du rang de la rivière, à l'ouest de l'île aux fermiers. Là vivent les Gadouas, les Papineau et la jeune famille de Marc Simard; en tout une trentaine de personnes.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La grande lessive

Prologue, lundi 31 mai 1852

Ah! chers enfants du futur, comme je prends de gros risques pour vous! Croyez-le ou non, je suis présentement niché dans un arbre, qui pousse tout près de la rivière, devant la maison du vieux Robert Gadouas. De ce perchoir, je peux voir ce qui se passe à des milles à la ronde et entendre ce qui se dira en bas, près du quai. C'est là que plusieurs femmes doivent se réunir pour faire la grande lessive du printemps.

Louise Gadouas, Eugénie Simard, Perrette Lacoste, Anne Papineau, Marie-Louise Larose et Brigitte Tremblay se sont donné rendez-vous près de ce quai, construit par le vieux Gadouas il y a une trentaine d'années. Son âge avancé l'empêche de trop s'éloigner et le petit quai est devenu son unique coin de pêche (avec la permission du seigneur). Triste destin, lorsqu'on songe qu'il était, du temps de sa belle jeunesse, l'un des meilleurs pêcheurs d'aloses de toute la seigneurie.

C'est également l'endroit où plusieurs enfants viennent se baigner lors des chaudes journées de l'été. Et, c'est là où, à cette date, les femmes Gadouas et Papineau se regroupent pour faire le grand lavage.

La grande lessive, c'est une histoire de femmes et à part le patriarche et les tout-petits, aucun homme n'est toléré sur les lieux. Gare à moi si je suis découvert!

La journée est magnifique et le soleil promet d'aider à la tâche. De ma cache, je vois les femmes installer de larges chaudrons pour le «bouillage» du linge. Puis, elles dressent de longs «bancs à laver» faits de madriers, sur lesquels elles jettent les draps, les toiles, les nappes, les rideaux et les tapis.



En rang, comme aux exercices de la milice, elles se préparent à l'assaut. C'est la vieille fille Gadouas qui semble être le général de cette armée en jupons. À son signal, les femmes attaquent. Le frou-frou des robes et les éclats de rire ont la joyeuseté des héros comiques de Rabelais!

Armées d'une large palette de bois, elles frappent les pièces les plus résistantes pour en déloger la poussière qui s'est incrustée dans le tissu au fil des jours. Elles sont impitoyables. Je ne voudrais pas être à la place d'un tapis; c'est un véritable massacre.



Ces dames frappent fort et la poussière vole dans tous les sens. Quel entrain mes amis, quel entrain! Ah! si je pouvais, avec un peu de poudre de perlimpinpin, les transporter sur les plaines d'Abraham au temps de la guerre de la Conquête! C'est Montcalm qui aurait été content de commander cette petite troupe de frondeuses; c'est certain que les Anglais auraient pris la poudre d'escampette. Mais, je m'emporte. C'est sûrement l'action magique du printemps amplifiée par ce spectacle admirable!

Elles battent le linge en cadence et en chantant. Le rythme fait oublier la fatigue. Leurs merveilleux chants se mêlent à ceux des oiseaux qui, amoureux et parés de leurs plus beaux atours, se perchent à la cime des arbres pour être bien en vue.

Après un premier battage, Eugénie Simard et Marie-Louise Larose mettent les différentes pièces dans les chaudrons remplis d'eau bouillante et de «lessi». Puis, avec une grande palette, les autres femmes brassent énergiquement. Elles recommencent plusieurs fois le manège du «battage» jusqu'à ce que tout soit d'une grande propreté.

Une fois battues, récurées et rincées, les pièces sont mises à sécher sur l'herbe, les arbustes et les clôtures. Il est dommage que monsieur Kriegoff ne soit pas ici. Cette scène champêtre l'aurait sûrement inspiré.

Pendant la grosse lessive, les femmes n'ont pas vraiment le temps de parler, mais ce n'est que partie remise! Elles se préparent maintenant à faire la lessive du linge d'hiver.

Elles voient les grosses poches de toile du pays qu'elles ont descendues près du quai et se placent côte à côte au bord de la rivière. Elles plongent tout le linge dans l'eau afin de noyer les p'tites bêtes qui auraient pris logis. Eugénie Simard, aidée de Louise et de la belle Léonne ont la plus grosse pile de linge, car elles doivent laver tous les vêtements des 4 garçons de la famille. Ces bûcherons ramènent à chaque retour de chantier quelques p'tits indésirables!

Oh! Je commence à être inconfortable sur ma branche. Je ne dois pas bouger, car je pourrais révéler ma présence et provoquer une catastrophe! Je vous laisse imaginer le sort que me réserveraient ces dames. Je dois quand même m'avancer un peu pour mieux entendre ce qu'elles peuvent bien se dire. La conversation commence à être animée et je crois que je vais apprendre et vous apprendre bien des choses.

*Augustin Lebeau, journaliste*

